

société du XIX^e siècle. Ce qu'il sait, c'est qu'elle ne respecte rien, ne croit à rien, n'aime rien, et qu'elle n'a pas même le courage de son égoïsme et de son incrédulité, car elle est hypocrite ; ce dont il est persuadé, c'est qu'en morale comme en politique, la France se roule dans une fange honteuse qui soulève de dégoût le peu d'âmes honnêtes qui respirent, malgré elles, au milieu de ce scandale.

Le marquis de Foudras ne parle pas de l'intelligence, il a raison, il est trop spirituel pour en douter encore ; nous le remercions de cette concession qu'il fait à notre époque si mal notée dans son cœur.

Mais, à ces maux immenses il fallait, sinon un remède, du moins un palliatif, et M. de Foudras pense l'avoir trouvé, en disant, à son point de vue, la vérité, toute la vérité, quelque horrible qu'elle soit. —

En racontant ces ignobles misères dans lesquelles est tombé tout ce qui devait être grand et élevé en France, il espère frapper de terreur ce qui reste de pur et qui pourrait être pris du vertige de l'imitation. — Alors, il s'empare d'un fait isolé, d'une histoire à part, où la débauche se déploie sous toutes ses faces, et il s'écrie : « Voilà le XIX^e siècle dévoilé dans toute son effrayante nudité ; vous pouvez m'en croire, je suis *romancier annaliste*, et les plaies du monde me sont connues ; les infamies que je viens de vous décrire se renouvellent chaque jour et sous mille formes, dans une proportion effrayante ; je pourrais vous en donner des preuves éclatantes, elles se pressent en foule dans ma mémoire. »

Et M. de Foudras, avec un cynisme terrifiant, et qu'une sainte horreur, sans doute, lui conseille, vous parle d'un père et d'un fils vivant avec la même femme par économie ; d'un baron qui est l'amant de sa belle-sœur ; d'un comte qui l'a été de sa belle-fille ; d'une marquise qui tient un tripôt chez elle, depuis qu'elle n'est plus assez jeune pour y avoir un mauvais lieu d'un autre genre ; d'un duc qui passe ses nuits à jouer, pendant que sa femme, une belle et noble créature (car il y en a une sur cent) passe ses journées à laver le linge de ses enfants ; et des jeunes femmes qui se font payer en bons billets de banque ce que leurs grands-mères étaient si heureuses de donner pour rien (ô vertueuses grands-mères !) ; et des vieilles qui paient à leur tour ; et des hommes politiques qui se vendent ; et du misérable gouvernement qui les achète ; et des généraux qui sont prêts à servir toutes les révolutions, si honteuses qu'elles soient ; et de tout le monde enfin, car, de quelque côté qu'il tourne les yeux, M. de Foudras ne voit que les mêmes spectacles hideux et menaçants.... qui menaçants, parce que, suivant ce philosophe, lorsqu'une société en est arrivée là,